

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Fontaine du square Van Vollenhoven

N°94 – Décembre 2018

Sommaire

Éditorial

La Rédaction.....	4
-------------------	---

Les chemins de mémoire

Van Vollenhoven

Annie Krieger-Krynicky.....	5
-----------------------------	---

Les chemins de mémoire

Après 1918 , la paix retrouvée auprès de « la mer heureuse » : à Nice ou à Tunis

<i>Jules Romains</i>	8
----------------------------	---

Les chemins de mémoire

La philosophie de Monsieur William P. Milne

<i>Jules Romains</i>	11
----------------------------	----

Les chemins de mémoire

André Spire

<i>Annie Krieger-Krynicky</i>	18
-------------------------------------	----

Écrivain public

Le rabbin et la sirène

<i>André Spire</i>	19
--------------------------	----

Les chemins de mémoire

Pratiques et superstitions populaires au Maroc et en Algérie

<i>Dr L. Pélissard</i>	36
------------------------------	----

Biographie

Léon Roches

<i>Odette Goinard</i>	42
-----------------------------	----

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous terminons l'année 2018 avec des textes et des illustrations consacrés à la mémoire de l'armistice de 1918 : monument en partie disparu du capitaine Van Vollenhoven, tombé au combat en 1918, récits de Jules Romains sur Nice, Alger et Tunis, transition entre le deuil et l'appel irrésistible de la vie (In L'instinct du bonheur) Joie de vivre en effet ou plutôt de revivre après la grande épreuve.

Mais pour l'entrée en 2019 que nous voulions divertissante, nous avons choisi un conte charmant et poétique d'André Spire; des pratiques pittoresques dans l'art des soins avec le charlatanisme en Algérie. Et pour conclure, l'apparition d'un personnage haut en couleurs, échappant à toutes les conventions : Léon Roche, interprète d'Abdel Kader, époux de la fille du dey et qui termina ses jours comme ambassadeur de France au Japon !

Bonne lecture et meilleurs vœux.

La Rédaction



Van Vollenhoven

Annie Krieger-Krynicky

Illustration de la couverture

Le square Van Vollenhoven (Illustration de la couverture), près de la Porte Dorée dans le douzième arrondissement de Paris, face au nouveau Musée de l'Immigration, autrefois palais des Colonies en 1931, puis Musée de la France d'outremer, est un peu à l'écart, un peu oublié. Des ballons d'enfants heurtent les encorbellements incrustés de tessons de céramique allant du beige au bleu céruléen d'une fontaine asséchée. Les bassins furent autrefois surmontés d'une plaque ou d'un médaillon de bronze du sculpteur Léon Drivier dans l'année 1931. Il fut arraché par les Allemands, fondu; on en cherche la reproduction. Joost Van Vollenhoven, deux fois victime des Allemands; néerlandais d'origine, élevé en Algérie, il était gouverneur de l'Afrique occidentale française. Il démissionna en 1917 pour s'engager comme simple capitaine dans un régiment marocain et fut tué au front en 1918.

Léon Drivier (1878-1951) fut l'élève de Rodin mais revint aux formes de l'Antiquité classique : « Je n'ai pu oublier les anciens même devant Rodin ». Il est l'auteur de *La république triomphante*, en bronze doré, dressée sur la place Edouard Renard, non loin du musée, ainsi que d'une nymphe couchée au Palais de Chaillot. Nous reproduisons ici un motif en ronde – bosse, *La joie de vivre*.



La joie de vivre

Le square Van Vollenhoven fait partie des Chemins de mémoire de l'outremer français dans la Grande Guerre à Paris et en banlieue. Ils ont été retrouvés et représentés par le professeur émérite Jeanne Amat-Rose, présidente honoraire de l'Académie des Sciences d'outremer, assistée de son équipe. Les principaux sites furent présentés lors du colloque organisé aux Invalides, sur l'Outremer français et la Grande Guerre les 15 et 16 novembre 2018 (voir également le site qui leur sont consacrés).

Ce périple part de la rue Oudinot, siège de l'hôtel de Montmorin, successivement ministère de l'Outremer puis de la Coopération, en passant par le cimetière de Vaugirard, rue Lecourbe jusqu'à celui, immense et boisé, de Clamart. Patrice Sanguy regrettait qu'un monument plus important ne soit pas consacré « à l'un des plus brillants parmi les plus braves ». Il a comblé ce vide par un article précis et complet, illustré du portrait du capitaine et de la plaque érigée en lisière de la forêt de Villers-Cotterêts, érigée à sa mémoire et à celle de ses compagnons tombés à ses côtés. (Numéro 69 de notre *Revue* de septembre 2012).



Entrée du square Van Vollenhoven de Paris



Après 1918 , la paix retrouvée auprès de « la mer heureuse » : à Nice ou à Tunis .

Jules Romains



Jules Romains

Jules Romains y a placé la quête d'une nouvelle douceur de vie pour deux de ses hommes de bonne volonté : Pierre Jallez et William P. Milne . Pierre Jallez , ancien normalien, marqué par la guerre, les combats , les tranchées, cherche à échapper à « l' Aile de l' Ange triste qui l'effleure à la fin du jour » . Il ira se ressourcer à Nice devant « cette mer heureuse qui s'étale devant soi... Nice , une baie qui vaut celle de Naples , dans un style plus simple et plus grand . La vieille ville qui est un concentré d'antique civilisation méditerranéenne dans sa bonhomie de chaque jour et sa ténacité de chaque siècle. Le témoignage qu'elle est d'une longue époque heureuse qui s'étend de la fin du cauchemar napoléonien au début du cauchemar de 14 en ce cher XIX ° siècle Mais plus que tout, la saveur de la vie en chaque coin répandue que l'on sent dans les dernières ruelles des vieux quartiers , dans les villas de banlieue , comme l'on sent l'odeur d'un feu de bois. » Allant du cours Salleya à l' église Sainte-Réparate , plongé dans la pénombre , il perçoit la vie du quartier de son appartement haut perché Il quitte la place Saint-François, sur les bords du Paillon jusqu'au marché, puis vers la Promenade des Anglais.

Dans son journal , il écrit : « Je m'oblige à vérifier que je ne gâche pas un temps irréparable , un temps qui à l'homme des tranchées serait apparu comme une merveille à faire défaillir le cœur... Au milieu des veuves de guerre en deuil , des blessés , des mutilés , notre bonheur de vivre aura des témoins gênants, plus qu'à nulle autre époque ». Cette lecture m'a rappelé une autre veuve de guerre : le mari fut porté disparu dans un transport de troupes , coulé par les Allemands en rade d' Oran au début de 1914 . Elle porta le deuil de trente- deux ans jusqu'à sa mort à quatre-vingt-neuf ans, vêtue de noir moucheté d'un peu de mousseline blanche au bout longues années. Et ce cul- de jatte cloué dans son fauteuil qui racontait ses courses à pied d'adolescent jusqu'à Santa Cruz aux autres mutilés de la Fondation Foch à Paris !. Et Pierre Jallez de conclure , après les mêmes pathétiques évocations : « Nous qui sommes encore vivants , mais ne mériterions pas de l'être, nous achèverions de faire scandale par notre privilège si nous vivions distraitement . Pas question du pensum quotidien » . Il a donc dédié sa vie au bonheur de vivre, dans les flâneries à Nice . « Je ne connais pas l' Orient mais au cœur de cette ville , à ces heures -là, le grouillement des rues , placettes et passage voûté qu'enferme le double rempart de mer , me paraît prendre une physionomie arabe . Il n'y manque pas de teintes de couleur, ni la vue d'un palmier profilé sur l'horizon marin , au-delà de l'arcade ». En ce même temps de l'après – guerre , un autre Homme , un Américain , William P . Milne , industriel de Pennsylvanie , enrichi dans les automobiles et les chemins de fer, s'évade lui aussi après avoir parcouru tous les Etats-Unis . Il tente de se faire une idée de la valeur des civilisations . Finalement , il est séduit lui aussi par « la mer heureuse » mais de l'autre côté : à Tunis où il s'enracine . Au point qu'il veut faire un adepte et il jette son dévolu sur un compagnon de cure , dans une ville d'eau des Ardennes . Sammecaud qui est à un tournant de sa vie « après la catastrophe de 14 » se laisse convaincre et le rejoindra à Tunis .

Cette recherche commune s'explique à travers l'adhésion de Jules Romains à l'espoir d'une ère nouvelle et à « un désarmement moral » , lancé

en 1921 dans un Manifeste, par Paul Margueritte (l'auteur de *la Garçonne*) et signé par Georges Duhamel , les Rostand , Georges Courteline. Dans sa propre doctrine de l'unanimisme, Romans était également à la recherche « d'une âme unique qui anime toute collectivité ».

Pour la suite de l'histoire, Sammeaud s'embarque à Marseille « Porte de l' Orient » Mais pour tout voyageur qui l'a vécue, la traversée du golfe du Lion est souvent des plus mouvementée. Ce n'est pas là la mer heureuse que l'on avait fait miroiter à cet autre « Homme de bonne volonté » !

Bibliographie

Les Hommes de bonne volonté , Jules Romans, *La douceur de vivre* (XVIII) 1939 et *les Travaux et les jours* (XXII) - 1943.



La philosophie de Monsieur William P. Milne

Jules Romains

« Donc, après des comparaisons nombreuses et prolongées, il donnait la préférence, et de loin, à la civilisation de l'Islam. Et dans l'Islam, le coin le plus exquis lui paraissait être Tunis et sa région..

- Je me rends bien compte, disait-il, que dans une certaine mesure l'esprit de contradiction, ou si vous voulez, l'attrait du contraste, ont agi en moi. J'avais été élevé, j'avais dépensé mes meilleures années, dans une civilisation dure, tendue, surmenée, qui n'a aucune douceur, aucune grâce, qui s'agite perpétuellement, qui n'est jamais satisfaite des buts qu'elle atteint, et qui même n'a pas de but; qui en outre est assombrie par une tradition de morale puritaine, et ne s'en évade que dans des plaisirs courts et brutaux. Je trouvais dans l'Islam le contraire exact de tout cela : le calme, le loisir, le mépris de l'agitation, la certitude d'avoir atteint le but, la science du plaisir et du bonheur. Mais quand la nouveauté du contraste a été épuisée, je me suis aperçu que le charme durait toujours; et maintenant que je suis installé là-bas, depuis longtemps déjà, je suis persuadé que ces gens-là ont trouvé, et su garder, la formule de vie que je juge la meilleure, en tout cas qui me convient le mieux.

Sammécaud s'étonna qu'il eût en définitive choisi Tunis.

- Vous connaissez Tunis? » lui demanda William P. Milne.

- Non, malheureusement, et c'est tout à fait ridicule. Un pur hasard. J'ai projeté plusieurs fois d'y aller... J'ai fait une visite rapide à Alger... je suis revenu par Oran. Cela m'a semblé amusant, très pittoresque par endroits,

mais sans plus. En revanche, je connais le Caire... je ne parle pas d'Alexandrie, qui m'a beaucoup plu, mais, qui me semble plus européenne qu'islamique. J'aurais imaginé que le Caire avait, de votre point de vue, plus d'intérêt que Tunis... J'ai fait une fois aussi l'aller et retour de Constantinople. Je m'étais promis ce voyage avant la guerre. J'ai eu le tort de ne le faire qu'après... La Constantinople du temps de Loti a dû avoir un charme extraordinaire, et il subsiste encore des choses émouvantes... Mais je reconnais que ce n'est pas dans la Constantinople d'aujourd'hui que vous pouviez trouver ce que vous cherchiez ».

William P. Milne raconta comment il avait fait une exploration de l'Islam, consciencieuse du point de vue où il se plaçait. Il avait connu d'abord l'Afrique du Nord, et Tunis, dont l'effet sur lui avait tout de suite été saisissant. Il s'était demandé ensuite, par un raisonnement bien naturel, si, en s'enfonçant davantage vers l'Orient, il n'allait pas découvrir un Islam mieux préservé, une vie encore plus caractéristique. Il avait circulé jusqu'assez loin en Asie. Il avait séjourné au Caire, à Jérusalem à Bagdad, à Damas, à Smyrne, à Constantinople. Chacune de ces villes, même Smyrne, lui avait semblé pleine d'intérêt. Plusieurs d'entre elles contenaient des monuments de la civilisation islamique d'une qualité supérieure à ceux qu'offre Tunis, ou même Kairouan. (William P. Milne considérait Kairouan comme une annexe de Tunis). Mais il n'avait pas fait son enquête en historien de l'art. Ce qui l'occupait, c'était de trouver un certain style de vie, une certaine saveur de vie, à leur maximum de plénitude et de pureté. A cet égard, il ne fallait guère compter sur les villes de Turquie dont le caractère composite peut séduire, mais qui n'ont dû à aucune époque présenter la civilisation musulmane à l'état pur, et qui à l'heure actuelle sont entraînées dans une évolution rapide.

Dans les autres centres qu'il venait de citer, l'atmosphère proprement islamique avait subi des altérations profondes, qui étaient dues, tantôt comme en Egypte à un éveil des passions nationales et politiques, tantôt comme en Syrie et en Palestine au pêle-mêle des populations et des religions,

et aussi, un peu partout, à une intrusion mal calculée des habitudes et de la technique européennes.

- Mais tous ces inconvénients n'existent-ils pas aussi à Tunis ? » avait objecté Sammécaud.

- Pas au même degré. Sous la domination française, les passions nationales et politiques, déjà en plein sommeil, ont continué à dormir. La minorité d'origine européenne vit à côté de la population musulmane, sans mélange et sans heurts. Le vieux Tunis a beaucoup mieux gardé son aspect, son originalité, que le Caire ou Damas. La vie moderne n'y est pas venue bousculer, saccager au petit bonheur la vie musulmane. Puisque vous êtes allé au Caire, vous avez vu ces rues nouvelles, semées de quelques pauvres immeubles de type européen, entre des démolitions et des terrains vagues, éventrant la ville arabe sans aucun discernement, comme on voit dans les villes du front les longues traînées de ruines en ligne droite laissées par l'artillerie. Rien de pareil, jusqu'ici, à Tunis, où la ville européenne se contente d'envelopper la ville arabe. Je ne parle pas de Kairouan, qui est à l'heure actuelle une merveille de conservation presque unique au monde... De plus, comme je ne suis pas un archéologue, je n'ai pas d'intérêt pour la vie musulmane là où elle semble malade, attaquée par un principe hostile, en voie de décrépitude, doutant d'elle-même et triste. Or, pour une raison ou une autre, c'est un peu le cas presque partout. Je n'aime pas non plus ce que vous appelez en France la pouillierie. Ou il faut au moins qu'elle soit gaie et truculente... La Tunis arabe est pleine de gaîté, de couleur, de bonne conscience. Les souks sont un des spectacles les mieux portants qu'on puisse imaginer. Comme le grand bazar de Constantinople est triste à côté de cela !... Je sais bien qu'il y a Fez au Maroc. J'aime Fez. Mais je n'ai pas essayé de m'y installer. Je suis persuadé que j'y aurais été accablé d'ennui et de solitude. La ville est admirablement préservée, grâce à Lyautey, plus soigneusement même que Tunis. Mais elle est peu orientale. A mon goût, elle manque d'éclat, de bariolage. Le ciel même y a souvent les teintes voilées et mélancoliques de l'Océan. Et dans l'idée que je me fais de l'Islam, il y a la fête

continue de la lumière, l'amusement des couleurs, le clinquant, les parfums... la poésie ou fastueuse ou populaire des Mille et Une Nuits... Ajoutez la question du climat. Le climat de Tunis est loin d'être parfait. Mais c'est le plus oriental de ceux que je peux supporter... Je passe en Europe les trois ou quatre mois d'été les plus pénibles. Le reste de l'année là-bas me paraît délicieux.

William P. Milne expliqua l'arrangement de vie qu'il avait adopté. Il habitait non à Tunis même, mais aux environs, à Sidi-Bou-Saïd, où l'air est meilleur, la température plus agréable, la tranquillité plus assurée. Il y avait acheté un palais de style indigène, datant du dernier siècle, l'avait remanié, en y apportant les commodités modernes. Le tout à peu de frais. Il avait six domestiques, ce qui ne représentait pas un train de maison bien lourd. Il décrivit son existence quotidienne, l'atmosphère où elle s'enveloppait. Il allait presque chaque jour à Tunis, dans la ville arabe, y flânait, rendait visite à des marchands de sa connaissance, s'asseyait dans leurs boutiques; ou bien il était reçu dans quelque vieux palais aux murs aveugles, donnant sur une rue étroite. Il s'était fait quelques amis parmi les étrangers qui menaient une vie analogue à la sienne (deux ou trois habitaient à Sidi-Bou-Saïd), mais surtout dans un petit cercle de personnages arabes, riches et raffinés. L'on échangeait des visites. L'on s'invitait à des fêtes, à la fois intimes et brillantes, qui n'avaient rien de commun avec « nos sinistres réunions mondaines », et où revivaient les traditions délicates et voluptueuses de l'Orient des contes. William P. Milne n'appuyait pas sur les détails. Il suggérait.

« Je ne suis plus le même homme » concluait-il. « C'est comme si j'avais changé de planète. Quand je reviens dans ces pays-ci, et surtout quand je retourne en Amérique, j'ai l'impression de dormir, avec des rêves plus ou moins agités qui évoquent une période d'existence disparue... Je ne me retrouve moi-même que dans ma maison de Sidi-Bou-Saïd. »

Sammécaud avait fait de son côté quelques confidences. Tout en essayant de ne pas donner à la chose une tournure prétentieuse, il avait insinué sa

théorie de l'art vécu, des chapitres vécus, en laissant entendre qu'il l'avait plus d'une fois mise en pratique.

Enhardi par ces confidences, à la qualité desquelles il s'était montré sensible, William P. Milne, au cours de leurs dernières conversations, avait dit à Sammécaud :

- Vous devriez aussi venir vous installer là-bas, à Sidi-Bou-Saïd. Je vous trouverais une maison. Vous êtes arrivé comme moi à l'âge où l'on a besoin d'une certaine stabilité... Les « chapitres vécus » ne se présentent pas en nombre indéfini, et ils coûtent beaucoup de fatigue. Je crois sentir assez bien ce que vous demandez à la vie. Vous l'obtiendrez là-bas, sous une forme inespérée.

Sammécaud fit valoir que des obligations de famille, que sans doute William P. Milne n'avait pas, ou pas au même degré, pouvaient s'opposer à un arrangement aussi durable, tandis qu'elles s'accommodaient assez bien des siennes.

Milne répondit qu'il était marié, qu'il avait deux fils et deux filles, tous en âge, il est vrai, et en situation, de se passer de lui; mais qu'au surplus, quand on a de l'argent, de telles difficultés ne sont pas insurmontables.

- Ni ma femme ni mes enfants n'ont besoin de ma présence. S'ils étaient dans un grave embarras, j'en serais averti... En tout cas, rien ne vous empêche de faire un essai... Venez me voir cet hiver.

Ils furent d'accord pour se retrouver à Paris au mois d'octobre et pour reprendre la question.

Départ vers une existence nouvelle

Voilà comment, en ce début de janvier, Sammécaud était en route pour Tunis.

Il avait préparé son départ avec un luxe de précautions. Avant de connaître le résultat des recherches de William P. Milne, il avait commencé à mettre ses affaires dans l'ordre nouveau qu'il méditait. Gardebois et Lafeuille avaient été longuement chapitrés.

Il avait cru ensuite plus habile de masquer le caractère de son départ et de son éloignement. Dans une suite de conversations avec son entourage, il laissa entendre, sous un peu de mystère, qu'on lui avait signalé en Tunisie, du côté du Cap Bon, une occasion d'un intérêt exceptionnel. Il faisait allusion, vaguement, à de vastes terrains, à des oliveraies... Comme d'ailleurs, déclarait-il, il se défiait de la situation économique, et même sociale, en France, et de l'avenir réservé à l'industrie, il ne lui semblait pas mauvais de chercher une assurance de ce côté-là. Mais l'affaire exigeait une longue étude sur place.

« Au surplus, songeait-il, rien ne m'empêchera, une fois là-bas, d'acheter, en effet, quelques centaines d'hectares de terrain. Ils me serviront de prétexte, si je décide de m'installer. Les gens diront peut-être que je suis un peu fou de négliger mes intérêts d'ici pour aller faire le planteur. Mais je ne serai pas le premier à avoir été pris d'une lubie. Tout ce que demandent les gens, c'est une explication qu'ils puissent comprendre. »

Il emporta beaucoup de bagages, ce qui n'intrigua personne autour de lui. Même pour des déplacements de faible durée, il s'encombra beaucoup.

Il les avait préparés amoureusement, avec l'imagination alerte d'un jeune homme, et l'expérience d'un voyageur raffiné. Il avait fait un peu comme si le commerce de Tunis n'eût pu lui procurer que des peignes en celluloïd et des fixe-chaussettes.

Il se disait : « Je vais peut-être commencer une nouvelle vie, dont je n'avais pas le moindre pressentiment il y a six mois... Avec un rien de chance, je vais peut-être, moi aussi, changer de planète. Pourvu que mon foie ne me

joue pas de tours ! » Quelques excès commis aux environs de la Noël lui laissaient une inquiétude.

Il se disait encore, tandis que, par une vitre de chez Basso il regardait les vieux quais de Marseille, et les tramways arrêtés qui lui cachaient à demi l'embarcadère du château d'If :

« La vie n'est pas mauvaise. Elle est seulement absurde et injuste. Elle m'accorde, à moi et à quelques autres, la faveur d'aller savourer là-bas cette merveille survivante, comme on irait découvrir au fond d'une cave, après un tremblement de terre, une bouteille épargnée par miracle... Pendant ce temps-là, des milliers et des milliers d'autres se débattent dans les ruines, encore sanglantes, ou pleurent sur les morts. A quoi servirait de vouloir partager la bouteille entre eux tous ? »

Comme il se sentait heureux, enivré par des perspectives confuses mais heureuses, il avait des attendrissements presque philosophiques et des bouffées de générosité.

« Il me semble bien avoir lu qu'une des règles de l'Islam est que les riches donnent aux pauvres le dixième de leurs revenus. Si je m'installe là-bas, si je participe aux plaisirs de l'Islam, j'adopterai la règle. Moitié aux pauvres de Tunis, moitié à des œuvres de France. Un dixième de mes revenus, si c'est moi qui fais le compte bien honnêtement, cela fera un joli chiffre... A côté de ce que nous donnons actuellement, Berthe et moi, ici et là... Enfin, j'ai le temps d'y penser. »



André Spire

Annie Krieger-Krynicky

André Spire, né à Nancy en 1868 et mort en 1966, avant d'être poète, était juriste de formation, docteur en droit, auditeur au Conseil d'État, puis inspecteur général au Ministère de l'Agriculture. Il fut remarqué par Charles Péguy qui le publia dans les *Cahiers de la Quinzaine* en 1905. Proche du groupe de l'Abbaye (1906) qui prônait la vie en communauté de Fourier, il y rencontra Georges Duhamel, Jules Romains, le symboliste René Ghil, Pierre Jean Jouve, Emile Verhaeren. Les thèmes brassés étaient le réalisme visionnaire, le symbolisme, l'anarchie révolutionnaire. André Spire préconisa le vers libre, publia *Plaisir pratique, plaisir musculaire* et finit par rompre avec la conception symboliste « qui fait du rêve la clef de la connaissance métaphysique ». Il se tourna vers le judaïsme avec ses *Poèmes juifs*, et *La Cité présente* en 1902. En 1916, il préféra adopter des thèmes critique comme *Et j'ai voulu la paix !* en 1916, et aussi l'apostolat en faveur du Foyer Juif. Réfugié à New - York en 1944, il écrivit *Poèmes d'ici et de là-bas* et, en 1953, *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui*.

Avec ce conte en prose poétique, *Le rabbin et la sirène* qui se passe au large d'Alger et du Cap Matifou, (édité dans la revue *Le Mercure de France* en 1933), il donne une version pleine d'humour et de poésie du mythe de Mélusine, fée et séductrice à queue de poisson. Il renouvelle aussi les fabliaux du Moyen-Age avec leurs renardes et leurs louves changées en femmes. Or celles-ci, les nuits de pleine lune, retrouvaient leur forme animale pour courir à travers les champs et les bois. Et il garde leur moralité pessimiste : la nature première ne s'apprivoise pas et échappe à tout apprentissage.



Le rabbin et la sirène

André Spire

A Jean Cassou.

Par la prière qui opère l'union, l'homme attire la Volonté suprême ici-bas... Dieu exauce les vœux d'un tel homme;... il ordonne et le Saint, béni soit-il, exécute... C'est d'un tel homme que l'Écriture dit : « Tu formes des desseins et ils te réussissent. »

ZOHAR

C'était entre la prière de l'après-midi et la prière du soir.

Sous les plis verticaux de la voile d'avant, Mardochée parlait à son Dieu :

« J'ai obéi à tous tes commandements, à tous les ordres de ceux qui, en ton nom, commandent.

« Aux heures qu'ils ont fixées, je chantais des psaumes; ma voix montait dans les déchirantes mélopées des lamentations. J'étais heureux à pleurer devant le Mur, à me balancer dans l'ombre bleue, sous les Ogives des synagogues, de Jérusalem.

« On m'a dit : « Nous prions, nous jeûnons pour le salut des communautés d'Israël. Mais les communautés d'Israël oublient notre Montagne Sainte. »

« Jeûner pour toi, Seigneur, n'est rien, et tu connais nos visages exsangues, nos corps osseux dans nos robes trop larges; nos yeux toujours levés vers ton ciel, vers toi. Mais il faut de l'huile pour tes lampes, du vélin

pour tes Sepher-Torah, des pierres, de la chaux pour tes synagogues qui s'écroulent. Et, malgré les tempêtes, les-paquets d'eau sur les barques sans pont, l'ignoble mal de mer au milieu des moqueries et des querelles de ces marins tantôt pêcheurs, tantôt marchands, mais plus souvent corsaires ou pirates, je vais de port en port, de village en village, mendiant pour Jérusalem, partout où des Juifs sont réunis.

« Seigneur, j'ai souffert pour toi. J'ai eu chaud, j'ai eu soif, j'ai eu faim bien des jours où tu ordonnais la réjouissance des repas en commun, l'allégresse des abondantes nourritures. Je n'ai plus que ce bonnet de renard dont les coutures s'éliment et les poils roux se feutrent, ce caftan qui fut jadis de velours pourpre, et dont les dalles des quais, le sable des pistes, mes talons, mes poignets ont effrangé les bords.

Je ne possède rien. Mais grâce à mon quadrant, mes cercles, mon astrolabe, les vertus des simples et des substances minérales, et des signes, Seigneur, que tu veux bien, de temps en temps, manifester à travers moi, j'ai pu, jusqu'à présent, envoyer à mes Maîtres tout le fruit de mes quêtes, sans rien garder pour moi, pas même le prix de mes passages ou le salaire des chameliers. Et le plus fidèle, le plus humble de tes fils, tu laisses tarir ses sources, tu l'empêches d'obéir à ce commandement que tu donnas à l'homme, à peine l'avais-tu tiré du limon de la terre.

Qui donc, dans ces timides communautés africaines, voudrait donner sa fille au mendiant pour Jérusalem? Quel père aime assez ton Nom pour offrir son enfant aux aventures, aux risques de celui qui ne vit que pour Toi ? Y en a-t-il une seule, parmi ces adolescentes aux cils arqués dont j'ai frôlé la main, dont j'ai senti le corps contre mon corps, le soir, sur les terrasses, qui ait le courage de fuir avec celui qu'elle aime, comme, selon ton désir, fit Rachel, emportant avec elle les Téraphim de son père!

« j'ai vingt-deux ans. Et je suis pur, Seigneur! Pur en ma chair! Je n'ai corrompu aucune jeune fille, aucune épouse en Israël. Je ne me suis pas

approché des femmes impures des idolâtres. Mais non pur en mon cœur. Et le jour quand je ne te parle pas, la nuit quand le sommeil commence à m'engourdir, des pensées troubles, de troublantes visions m'assaillent, et mes rêves sont souillés de décevantes, d'épuisantes délices. »

Mardochée priait ainsi, la nuque cambrée, les yeux vers le ciel; les lèvres murmurantes, et les mains et les bras ébauchant des gestes d'imploration. Et personne n'était là pour s'étonner de ses étranges attitudes. Sauf l'homme de barre somnolant à l'arrière, la felouque était vide. Dans deux canots, tout l'équipage tirait, vers le bateau immobile, les cordes d'une longue senne, et lentement rétrécissait le cercle où, au milieu d'un clapotis carmin, turquoise, émeraude, s'affolaient, éclairs d'argent, les sardines prisonnières.

Sur la coupole rouge cerise du ciel, des nuages corail pale, ombelles étalées, longues tiges évanescentes, se faisaient et se défaisaient. Canots, pêcheurs, tout, les flottes de liège elles-mêmes du filet, et les dauphins dont les troupes espiègles aiment le voisinage des navires, se mouvaient dans une transparence rose comme la chair sous les ongles d'une jeune main. Au loin, le Sahel s'étagait, voilé d'une gaze couleur de prune, derrière laquelle les premières lumières allumées sur les pentes d'Alger scintillaient.

Mardochée murmurait :

« Bénissez l'Éternel, source de bénédictions. Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui par ta parole fais approcher le soir; toi qui séparas la lumière des ténèbres; qui fais disparaître le jour et amènes la nuit; béni sois-tu, ô Maître des merveilles ! »

Mais ces merveilles : les choses ignorantes d'elles-mêmes et des nuances changeantes dont les paraît le soir, reflet et grâce du Dieu partout présent, les marins ignorants d'eux-mêmes, de la beauté de leurs attitudes et de leurs gestes dans la lumière oblique, avaient d'autres soucis que de les voir et de s'en exalter.

Dans la senne emmêlée, de terribles secousses. Quel dauphin étourdi était venu donner, une fois de plus, dans leur filet, leur échappant toujours à la dernière minute par une déchirure?

Aujourd'hui, cependant, le filet était neuf, et résistait.

Mais quand ils l'eurent jeté au fond de la felouque, au lieu du museau blafard, du corps gras et gris d'un dauphin, ce fut une longue forme blanche, tremblante, épuisée et froissée qu'ils découvrirent au milieu des mailles.

- Une femme! s'écria le capitaine, l'imaginant déjà une belle esclave dont il pourrait tirer plaisir, ou profit. Et il en écarta ses hommes.

- Une femme, non, une sirène, dit Mardochée, montrant, à l'extrémité des belles jambes ductiles, de légères, flexibles et transparentes nageoires, attachées comme les talonnières aux pieds ailés de Mercure.

- Une sirène, serpent femelle! Et le capitaine levait déjà sa hache.

Mardochée lui saisit le poignet.

- A quoi bon ? C'est en vain que l'on frappe les génies de la mer. De leurs débris, ils renaissent aussitôt et se vengent. Si tu veux, cette nuit, rentrer au port, demain naviguer sans dommages, faire belles pêches, belles prises, il est prudent de t'assurer leur amitié. Je connais les paroles qui les rendent favorables.



Sirène leurre de pêche

Et il écartait les plis du filet, enlevant du corps de la sirène des morceaux d'algues, des bras de poulpes, des méduses écrasées, les écumes et les baves de la mer. Puis, d'un morceau de toile, il la voilà, et se mit en prières.

Aussitôt une forte brise s'éleva. Et la felouque, sous la lune qui faisait ruisseler son sillage, gouverna vers Alger.

Emmène-la, lui avait dit le capitaine. Elle est à toi. Et, puisqu'elle porte chance, si jamais il te faut retourner vers Bougie, Bône ou Tunis, je vous prends avec moi, et sans frais de passage.

Et quand le soleil se leva au-dessus du cap Matifou, -non loin duquel, peu d'années auparavant, Charles-Quint avait dû rembarquer en hâte ses troupes décimées par les flèches des Turcs et des Maures de Barberousse-Mardochée avait tant interrogé les légions des étoiles et des esprits célestes, combiné

tant de lettres et de chiffres, répété tant de fois le Nom de l'Eternel-Un, qu'il sentit la Gloire de Dieu l'envelopper enfin, et lui accorder la grâce qu'il demandait avec tant d'humilité et de flamme. Ce n'était plus une divinité de la mer qui chantait près de lui ces mêmes chants qu'il avait entendus autour des îles où il faisait escale lorsque son père l'avait, enfant, emmené de Salonique à Jérusalem. Ce n'était plus une redoutable ennemie qu'il tenait amoureusement contre sa poitrine, et dont il baisait et rebaisait les lèvres encore un peu salées. C'était une svelte jeune fille avec des muscles pleins, élancés et flexibles, de tête un peu petite et mutine, mais avec des yeux bleu-pâle comme l'eau de Méditerranée brassée entre les roches d'une calanque.



Maquette

d'Alger en 1830

Elle était bien à lui, puisque, par la Force du Nom, il l'avait conquise sur la mer païenne. Elle était toute pareille en sa forme, en sa chair, à celles dont tant d'hommes de sa race avaient fait leurs compagnes. Elle était à côté de lui, tout près de lui, immobile, rêveuse, sur cette plage, sans mouvement de fuite, et, contre ses baisers, sans geste de défense. Mais elle n'était pas encore une juive. Et l'aimer, l'épouser, les fiançailles même, lui étaient

interdits tant qu'elle ne pourrait lui dire, comme Ruth à Noémi : « Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. »

Mais la religion d'Israël n'est pas simple. Et allez donc, tout tremblant de désir, l'enseigner à un être qui, jusqu'ici, n'a connu le monde que par l'intermédiaire des fracas, des souffles, des murmures de l'air, n'a communiqué avec les autres êtres que par ces harmonies qui flottent au-dessus des surfaces liquides, et dont les chants, les gestes, toutes les attitudes sont incompréhensibles aux êtres nés sur la croûte râpeuse et immobile de la terre.

Fallait-il donc l'abandonner ? La laisser retomber dans ce monde de divinités animales et cruelles auquel il l'avait arrachée ? Ah ! jeunesse importune ! Sang trop bouillant qui le détournait d'une tâche si douce à accomplir !

Et comme chacun de nous, dans le besoin ou dans la peine, il évoqua, les uns après les autres, les visages, les noms de ses amis.

Les uns étaient en Terre Sainte. Les autres épars dans toutes les escales d'Égypte, de Libye, des États Barbaresques. Mais il y en avait un, tout proche d'ici, en Alger même, l'austère Ben Eliaquim, rabbin et artisan, qui, en dehors des heures de méditation et de prière, tissait avec l'aide de Séphorah, sa femme, et de leurs deux filles, ces délicates passementeries d'or, d'argent ou de soie dont raffolaient les dames turques, arabes et juives. Mardochée lui demanda aide et conseil, présenta la jeune fille comme une étrangère d'un pays inconnu qu'il avait sauvée d'un péril en mer, omettant, toutefois, de raconter les circonstances du sauvetage.

Peut-être Ben Eliaquim se fût-il peu soucié d'arracher un homme à l'idolâtrie, mais une jeune fille, et belle, n'est jamais tout à fait une étrangère, même pour un rabbin ennemi du prosélytisme, et dont la chair est matée par les jeûnes ou assoupie dans le train-train de la vie conjugale. Quant à

Séphorah, ravie d'une éducation à faire, maintenant que celle de ses filles était achevée, et peut-être, mon Dieu! d'avoir dans son atelier une ouvrière de plus, et docile, et peu exigeante, puisque étrangère, elle offrit de prendre la jeune fille dans sa maison. Sans aucun doute, Dieu aidant, elle lui apprendrait en quelques mois ce qu'une femme juive doit connaître de traditions, de cérémonies du culte familial, et de pratiques.

Et bientôt, en effet, comme ses hôtes, la jeune fille touchait, du bout de ses doigts fuselés, la mezouzah clouée au montant de chaque porte, puis les baisait. Et les vendredis soir, lorsque sur la table revêtue d'une nappe blanche Séphorah, posant deux chandeliers de bronze, récitait :

« Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, Roi de l'Univers, qui as ordonné d'allumer les lumières du Sabbat », elle voyait les lèvres de la jeune fille imiter le va-et-vient de ses lèvres.

Elle affirma bientôt que cette bouche mélodieuse, se déprenant d'elle-même, perdait les sons roulés, les murmures, les douces articulations antérieures qui lui faisaient esquisser des mouvements de baiser. Sa voix s'appropriait, maintenant familière aux chuintements, explosions, halètements, hoquets de la mélopée hébraïque. Et bientôt, Mardochee lui-même croyant entendre sortir de la bouche qu'il aimait ces mêmes mets qu'il ne se lassait pas de lui dire, Ben Eliaquim jugea que le temps était proche de conduire les jeunes gens sous le dais nuptial.

Mais auparavant, il fallait que Séphorah, chaperon, marraine et témoin rituel, accompagnât la fiancée à ce bain qui doit précéder tout mariage juif.

- Vous pouvez être tranquilles, elle est juive, bien juive, s'écria Séphorah, revenant de la blanche maison carrée coiffée d'une coupole, où, dans une piscine de faïence mauresque, gomme-gutte et bleue, se baignaient les femmes juives, les jours ordonnés par la Loi.

« Nos bains à nous, ce n'est pas drôle ! Les femmes arabes vont d'abord aux étuves. Nous, une salle froide, une source jaillissante et glacée ! Quelle corvée ! surtout pour les débutantes qui ne se mettent à l'eau qu'après toutes sortes de manières. Les vieilles, comme moi, sont obligées souvent de les arroser, de leur donner des crocs-en-jambe. »

« Mais elle, quelle ardeur, quelle piété, quelle ferveur ! A peine entrée, la voilà dans l'eau, et qui chante, et qui nage, et qui plonge. Et pour la faire sortir, quelle histoire ! J'ai dû la rhabiller de force. Elle est pure, mes amis ! Il n'y a pas un point de son corps qui n'ait été touché par l'eau courante. Elle est pure, comme jamais femme ne fut pure en Israël ! »

Et Ben Eliaquim, imposant les mains sur cette tête dont les joues plus roses, les lèvres plus rouges, avaient pris un éclat qu'il ne leur avait pas encore vu

« Tu seras appelée Ghela, car ta joie est dans le balancement des eaux. »

Cette joie, Mardochée aurait bien voulu permettre à sa jeune femme de la prendre dans ces vastes eaux libres, qui, pour se balancer, n'ont pas besoin du mouvement des corps humains, mais seulement de l'attrait des astres et des souffles de l'air.

Il n'osait.

Qu'avait-il fait à Dieu ? Quelles paroles, quelles lettres sacrées, quels souhaits avait-il oublié de prononcer, lorsqu'il lui avait, d'une sirène, demandé de faire une femme ? Une femme ! Mais qu'il ne soit pas obligé, comme ces musulmans infidèles, de garder, nostalgique, tous les jours plus pâle et plus distante, dans l'Ombre du harem !

- « Ah ! Seigneur ! Toi qui as créé la femme, qui as créé l'amour, pourquoi as-tu permis que je fusse présent sur la felouque lorsque ce corps désirable y

fut jeté; pourquoi n'as-tu pas arrêté ma main qui retenait la hache, alors que mon désir n'était pas encore un amour ?

« Et pourquoi, l'autre jour, sur la plage, quand toutes ses lignes, ses traits se sont tout à coup inclinés en avant, et moi-même, comme soudé à elle, entraîné avec elle comme le fer humé par la pierre d'aimant, pourquoi as-tu fait passer dans mon esprit l'éclair des mots qui clouèrent son élan, et me gardèrent cette vie, impossible sans elle, et, avec elle, insupportable ?

« insupportable, ici du moins, Seigneur ! Mais ailleurs, loin de ce rivage qui l'attire, peut-être oublierait-elle ? »

Et il se souvint d'un village au milieu des palmiers, où jadis, il avait reçu bon accueil, et dont les orangers, les grenadiers, les lauriers-roses étaient arrosés par les eaux claires qu'un oued peu profond divisait entre les mille rigoles habilement aménagées par les jardiniers arabes.

Et, à pied, à côté de l'âne qui portait Ghela tenant dans son giron l'enfant qu'elle lui avait donné, il marcha vers le Sud.

Ici, loin de la côte, il la sentait plus calme et comme détendue. Elle semblait s'accoutumer à l'air sec, souvent brûlant et chargé de sable, aux journées enfermées dans la fraîcheur obscure des maisons de pisé, à la vie nocturne sur les terrasses. Son teint nacré prenait, comme celui de certaines juives africaines, cette couleur tabac clair que la moindre émotion couvre d'un rose transparent et fugace. Ses pieds ne trébuchaient plus sur cette terre inégale où le corps a du poids, où les mouvements ne sont pas une ondulation; mais un effort.

Elle élevait leurs fils Jaïr, enfant grave, les yeux toujours levés au ciel, petit lévite en gandourah brune, et matin et soir, priant comme son père, le visage tourné vers Jérusalem.

Elle s'occupait, tissant des écharpes de gaze gris perle comme les vapeurs qui flottent à l'aube au-dessus de l'horizon du désert. Dans l'oued, à la mode arabe, elle aimait à laver le linge, le serrant, le pressant de ses pieds nus. Et, aux heures assignées par le règlement d'arrosage, elle se plaisait à relever les vannes qui apportaient la fraîcheur et la flûte des eaux courantes entre les haies de bambous de leur jardin.

Mardochée, plus tranquille, avait repris ses quêtes dans les villages de l'oasis et dans les oasis du voisinage. Mais il revenait toujours à la maison le vendredi soir.

La table du Sabbat était prête, couverte de lumières et de fleurs. Ghela, parée de ses vêtements de fête, servait, et sa marche ressemblait à une danse. Elle souriait, et le sourire qu'elle avait sur les lèvres pareilles à de petites ailes toujours prêtes à prendre vol, était le même que celui qui avait enivré Mardochée, le soir où il l'avait soustraite aux yeux ignobles de l'équipage.

Qu'il l'aimait, lui, l'homme d'une seule femme, ignorant de la volupté et se donnant sans lassitude avec toute la fougue, la puissance de la jeunesse; Juif pour qui les frontières du sacré et du profane sont indécises, et qui, dans l'union de l'homme et de la femme, éprouve non seulement les délices du don absolu de soi, la vertigineuse descente dans les abîmes d'un autre être, mais encore la présence de la Gloire divine, de la Schékinah. Elle, dont le corps servait d'autel à l'action sainte, l'acceptait, du moins, comme ces captives dont le sang ne peut s'empêcher de bouillonner et brûle au milieu des caresses de ceux qui, de force ou de ruse, les ont arrachées à leurs parents, à leur foyer, à leur cité.

Mais un jour de la saison des pluies, qu'elle lavait dans l'oued, elle vit soudain une de ses compagnes coller l'oreille à terre, et toutes, poussant des cris, s'enfuir. Ghela demeura seule, heureuse au milieu des eaux grossis-

santes, qui bientôt dépassèrent ses chevilles, puis ses genoux. Quand elle en eut plus haut que la ceinture, elle se laissa emporter par le flot.

Mardochée la retrouva déchirée, et comme prise au piège, au milieu de roches et de racines aériennes, au fond d'une affreuse gorge, où l'eau chargée de limon rouge tourbillonnait en mugissant, tandis que, sautillant de branche en branche, de petits singes la bombardaient de morceaux de bois mort, de dattes et de grenades.

Il fallut donc partir encore.

La communauté juive qui les accueillit se composait de maçons, de selliers, de tanneurs, d'orfèvres et de quelques marchands fixés depuis des siècles sur le versant de montagnes tournées vers le midi.

Autour du village, des prairies couvertes au printemps de narcisses et de violettes, de colchiques en automne. Sur les coteaux, des vergers, des vignes dont les fruits énormes ressemblaient aux raisins que coupèrent les envoyés de Moïse dans la vallée de la Grappe. Non loin, une digue, barrant les eaux, avait formé un petit lac qui, entouré de roseaux, de bambous et de sautés, servait de bain aux femmes.

Près de ces eaux d'azur, auxquelles il ne manquait qu'un peu de sel pour lui donner le plaisir des eaux natales, Ghela vivait heureuse. Deux filles jumelles lui étaient nées, blondes, le teint de perle, vives et sinueuses, et comme leur mère, ayant une fossette aux talons. Dans ce pays plein de ruisseaux et de cascades, leur vie n'était que jeux, promenades, rires.

Mardochée, dans ses courses, emmenait Jaïr dont la Bar-mitzwak était proche. De son esprit, peu à peu, les terreurs de naguère s'effaçaient. Cependant, quelquefois, avant de s'endormir, les lèvres, le visage vidés de sang, la poitrine écrasée, il avait la brusque vision de la fuite de Ghela, de la

boue et du sang sur son corps. Quel mal il avait eu pour la guérir, pour lui ôter le dégoût, la haine de leur vie !

Mais cela, c'était du passé, aboli, désormais impossible. Elle vivait maintenant. Elle jouait, elle riait, épouse fidèle, exacte ménagère. Elle avait oublié son ancienne nature sur ces pentes dont toutes les eaux allaient se perdre dans les sables, au flanc de ces montagnes, barrière infranchissable aux influences de la mer.

Cette vie paisible dura jusqu'à l'hiver encore. Alors la main de Dieu s'appesantit sur le pays.

Quels péchés avait donc commis cette humble population juive si docile aux ordres de la Loi, aux exigences de la Tradition ? Et si c'était les péchés des Arabes au milieu desquels la Dispersion les obligeait à vivre, que frappait le Dieu-Un, pourquoi eux, les Juifs innocents, en même temps que les coupables ? Lorsqu'à la terre d'Égypte, à cause de l'outrecuidance du Pharaon, il infligea les Plaies, du temps de Moïse, ne distingua-t-il pas ce qui était d'Égypte, et ce qui était d'Israël, et rien de ce qui était d'Israël ne fut frappé ou ne périt. Et du temps d'Abraham, n'avait-il pas promis que s'il y avait dix justes dans Sodome, Sodome ne serait pas détruite ? Et s'il n'y a pas dix justes en ce pays, s'il n'y en a qu'un, Seigneur, ne l'épargneras-tu pas à cause des mérites d'un seul juste, toi qui as dit :

« Le juste est le fondement du monde ? »

Mais qui est juste, qui est injuste à tes yeux ? T'ai-je toujours obéi ? Ai-je pensé à toi sans cesse ? T'ai-je béni à l'occasion de tous les actes de ma vie ? Et dans les embrassements de ma femme, les caresses, les sourires et les jeux de mes enfants, est-ce toi ou moi-même que je cherchais ? Au milieu de ces populations hostiles, t'ai-je assez ouvertement servi, proclamé ? N'ai-je pas accepté parfois un mets impur ? N'ai-je pas, quelquefois, laissé passer l'heure de ta prière ? Ai-je toujours, et partout, porté sur mes vêtements, sur mes

mains, sur mon front, ces signes, ces symboles qui doivent distinguer le Juif de l'Infidèle ?

Que ta Loi est pesante, Seigneur, pour ceux à qui tu as fini par accorder la trêve d'un peu de bonheur, de paix ! Et qu'il est difficile, quand on aime, de distinguer ce qui est permis, défendu ! Que de robes, de fichus, de châles, de colliers, de jouets, de friandises, je n'ai pu résister de rapporter à la maison au lieu d'en envoyer le prix à Jérusalem !

Ainsi se torturait Mardochée dans la disgrâce d'une année pleine de désastres.

Un printemps pluvieux avait fait pulluler toutes les bêtes rampantes, les larves, les insectes, les moisissures qui piquent, dévorent, pourrissent les fleurs, les légumes et les fruits, les promesses et les récoltes de la terre. Puis les jaunes nuages de grêle étaient venus, hachant les arbres, les arbustes des jardins et des vergers. Maintenant c'était le vent du désert, avec ses trombes de poussière qui aveuglait les hommes et brûle ce que la pluie et la grêle avaient épargné. Les prairies, d'un blond sale, n'étaient plus qu'un matelas d'herbes calcinées mêlées de sable qui, sans nourrir les animaux, les altérait. Seule, une petite citerne, creusée dans la roche d'une grotte d'où suintaient encore les quelques gouttes sauvées par les racines des platanes et des noyers, donnait aux habitants juste ce qu'il fallait d'eau pour la boisson et la cuisson des aliments.

Dans la maison bourdonnante de mouches, où passaient des souris et des lézards jaunes et noirs, visqueux comme nos salamandres, Ghela et ses filles, incapables de tout effort, allongées à terre sur des nattes, les yeux morts et la bouche haletante, semblaient de longs sloughis après la chasse d'une trop rapide gazelle. Mardochée et Jaïr priaient d'une voix éteinte, ou, de leurs mains maladroites, s'essayaient à quelques besognes ménagères.

Mais, une de ces nuits à peine plus fraîches que les jours, où ils étaient allés chercher les dattes sèches et les grains de mil à quoi se réduisait leur nourriture, lorsqu'ils rentrèrent entre les murs brûlants de la maison, ils ne trouvèrent ni Ghela, ni ses filles. Aucun de leurs voisins, même ceux dont les maisons creusées dans le flanc de la montagne avaient gardé quelque fraîcheur, ne les avait vues. Dans les ruisseaux, dans les cascades, dans le lac, pas une goutte d'eau, pas même un peu de vase humide. Mais sur le sol des ruelles et les rampes où le sable, que le vent apportait par rafales, s'était accumulé, ils retrouvèrent la trace de leurs pas. Elle les conduisit à la citerne d'où montaient des bruits d'eau giclée et des éclats de voix joyeuses.

Et les Juifs ne furent pas les derniers à s'indigner contre ces étrangères qui prenaient des bains, et dans la dernière réserve d'eau potable, quand tout le reste du pays crevait de soif.

Ils furent sauvés des brutalités arabes et juives par un chef de village, qui aimait Mardochée pour sa piété et sa connaissance des astres et des plantes.

Il les cacha dans sa maison, et, quand ils furent guéris de leurs blessures, il les aida à rejoindre une caravane qui portait les blés et les orges de l'Atlas vers le Sahara.

A Ouargla, confluent de pistes, ils trouvèrent une caravane moghrébine qui transportait en Égypte l'ivoire et la poudre d'or que les nègres du Soudan échangeaient, poids pour poids, mesure pour mesure, contre du sel.

Maintenant, c'était vers l'Est que Mardochée fuyait, emmenant sa femme et ses filles. Partout ailleurs qu'en Palestine la vie lui serait impossible, puisqu'il n'oserait plus sortir de sa maison, qu'il ne s'endormait plus que d'un sommeil moite, rompu de cauchemars.

Du palanquin fermé où, ballottées, muettes, respirant à peine, de la tente rayée où, avec son fils, il les veillait à tour de rôle, il était bien sûr qu'elles ne

pourraient s'échapper. Là-bas, après ces mois d'épreuves, elles se réveilleraient siennes, et Ghela, naissant à une vie nouvelle, serait enfin sa femme, la chair de sa chair, à jamais.

Car, sur les flancs de la Montagne Sainte, vers laquelle volent de tous les coins du monde les sanglots, les désirs de tous les dispersés d'Israël, sur laquelle s'assemblent, souffrent et adorent ceux qui ont tout quitté pour s'approcher de la résidence du Seigneur, Dieu, enveloppé d'un océan de prières, ne peut jouer au plus fin avec tout un peuple, comme il s'amuse à le faire avec l'homme qui le prie tout seul. Il lui accorderait ce que, dans l'affolement de sa chair, il avait oublié de lui demander quand il l'avait prié de changer en femme une sirène : une femme vraiment femme, non seulement par les lignes, les couleurs, l'enveloppe de son corps, mais par l'âme, dont l'esprit perméable au sien, pense au même champ, à la même vigne, à la même terre que lui-même, se réjouisse du même ciel, de la même lumière : une femme qui, avec lui, d'un seul cœur, d'une seule voix, chante les mêmes hymnes au même Dieu que lui.

Dans cet espoir, il supportait tout, le soleil, le sable, l'interminable marche à travers les pays de la soif, et plus d'une fois ne buvant que la boue noirâtre qu'on retire de la panse des chameaux sacrifiés. Espoir mêlé de crainte, car la santé des femmes s'altérait jour après jour.

Cependant, quand après la traversée des montagnes libyques, la caravane pénétra dans le Fayoum, leurs traits se ranimèrent, leurs faces reprirent un peu de couleur et de vie. Mais, même lorsque la caravane approcha du Nil, puis après maints détours au milieu du lacs des canaux s'arrêta, elles restèrent dans le palanquin, silencieuses, étendues.

A l'aube, sur de grands radeaux, bêtes, bagages, serviteurs, esclaves s'entassèrent. Les voyageurs suivaient traversant sur des barques. Mardochée fit arrimer le palanquin au pied du mât, et installa son fils à l'arrière, tout près des femmes enfermées. Lui, à l'avant, assis, avait en face

cette terre de Ghessen où, trois mille ans plus tôt, avaient souffert, d'où étaient partis vers la Terre Promise, ses ancêtres, comme lui malheureux, comme lui fugitifs. Mais eux, quarante années les séparaient de la fin du voyage. Lui, encore quelques journées de fatigue, et il était au but.

Devant lui, les barques se découpaient, silhouettes noires sur un horizon d'abord blafard, puis d'un orange clair montant se fondre en vert pâle avec le bleu sombre du zénith, encore pris dans les dernières minutes de la nuit. Lentement, d'une zone qui semblait aspirer toute la lumière du ciel, le soleil sortit, ovale, faisant naître des ombres jaunes sur les frissons jaunes et noirs du fleuve; et entourant d'une auréole les vergues, les voiles, les choses et les êtres.

Mardochée se leva :

« Que l'âme de tout vivant loue ton nom, Eternel, notre Dieu, et que le souffle de toute chair célèbre et exalte ton souvenir à jamais.

Si notre bouche était pleine de chants comme la mer, notre langue d'hymnes comme les vagues, nos lèvres de louanges comme le soleil et la lune, nos pieds rapides comme les biches, et nos mains étendues comme les ailes des aigles sur le ciel, nous serions incapables de te remercier et de louer ton nom, ô Seigneur, notre Dieu et Dieu de nos pères, pour la millième, la dix millième partie des bontés que tu as répandues sur nos pères et sur nous... »

Mais un cri de Jaïr l'arrêta.

Et Mardochée vit, au milieu des toiles déchirées du palanquin, son fils qui lui montrait les eaux du fleuve où Ghela et ses filles, nues, chantantes, nageaient dans la direction de la mer.



Pratiques et superstitions populaires au Maroc et en Algérie

Dr Cabanès

Pratiques et superstitions populaires au Maroc

Ethnographie et Archéologie médicales. La chronique médicale 15 avril 1907.

L'infortuné Dr Mauchamp, qui vient d'être victime du fanatisme marocain, était un des élèves les plus distingués du Dr Variot, qui avait inspiré sa thèse de doctorat en médecine, sur *l'Allaitement artificiel*.

Avant de créer le dispensaire de Marrakech, le Dr Mauchamp avait été chargé du service de l'hôpital français de Saint-Louis de Jérusalem.

En Palestine il eut à vaincre bien des préjugés tenaces¹, mais il s'employa avec tant d'ardeur à les combattre, que lorsqu'il en partit, la mortalité infantile avait diminué dans de notables proportions.

Au Maroc, il se heurta également à une grande résistance de la part des indigènes qui tenaient à leurs coutumes séculaires.

1 Cf. Clinique infantile, 1er janvier 1905.

Quelques citations d'un article qu'il envoyait au D' Variot pour son journal, au début de cette année même², donneront une idée de la mentalité de ces peuplades.

« ... La sorcellerie est au Maroc la seule institution solidement établie. Juifs et musulmans s'entendent à merveille, pour admettre l'intervention constante des diables dans les moindres détails de la vie quotidienne. C'est le seul dogme qui ne soit pas discuté et qui unifie, dans une commune terreur et dans d'identiques sollicitations, toutes les dévotions et toutes les fois... »

Un nouveau-né refuse-t-il de téter sa mère et au contraire se laisse-t-il allaiter sans difficulté par une autre femme, « c'est un méfait des *Djennoun*³. Un *djin* malfaisant s'est interposé entre la mère et l'enfant au moment de la naissance. »

Pour parer à ce malheur, « on commence par faire brûler sous le nez du bébé un peu d'ambre gris. Ensuite on se procure des poils de la bosse d'un jeune dromadaire et, en ayant soin de tenir constamment les mains au-dessus de la tête du petit malade, on tresse avec ces poils une mèche qui doit atteindre la longueur du corps de l'enfant. Après quoi l'on fait sept nœuds à cette tresse, en prononçant l'exorcisme suivant : « J'attache le diable qui a passé entre la mère et l'enfant, afin qu'il ne puisse plus s'interposer entre la bouche de l'un et le sein de l'autre. Puis on enduit de goudron la tresse ainsi nouée et on la fixe en collier autour du cou du bébé. On pile en poudre fine une résine parfumée, *Meha Sacla*, et, pendant trois jours consécutifs, on en frotte le palais du nourrisson ; le reste de la poudre est placé dans un sachet qu'on fait porter au petit possédé. Et tout rentre dans l'ordre. »

D'autres fois, quand la mère veut donner le sein, le bébé pousse de profonds soupirs qui interrompent à chaque instant la tétée : « c'est que la

2 Clinique infantile, 1er janvier 1907.

3 *Djinn*, pluriel *Djennoun*, démons familiers qui pullulent autour des hommes, et qui représentent le plus clair de la pathogénie indigène.

mère a soupiré au moment de l'accouchement, ou qu'une personne triste est entrée dans sa chambre à l'instant que l'enfant venait au monde » Voici le remède employé :

« On broie ensemble, jusqu'à obtenir une poudre, de l'ambre gris, des boyaux desséchés de hérisson, de la corne râpée de cerf ou de daim et des cheveux d'un nègre choisi parmi les plus noirs. On fait brûler un peu de cette poudre sur un charbon au-dessous du visage du malade. Le restant de la poudre est délayé dans du miel qu'on fait sucer avec le doigt du bébé. Après quoi, on lui fait boire une infusion de crottin d'âne et de cumin. Ensuite, la mère s'étend à plat ventre et dispose son enfant sur son dos, entre la peau et la chemise, pendant qu'une autre femme fait rouler à plusieurs reprises le bébé sur le corps de sa mère. Celle-ci prend alors le bébé, écarte les jambes et lui place la tête entre ses cuisses, en disant : « Sois guéri par l'endroit qui t'a donné le jour. »

Savez-vous ce qu'on entend par Maladie de l'ogresse ? Il s'agit d'un nourrisson excessivement goulou, qui avale tout ce qu'on lui présente et qui pousse des hurlements dès qu'on lui retire le sein. Il ne cesse de crier que pour téter et réciproquement.

« C'est une maladie sérieuse, provoquée par l'ogresse qui poursuit les petits enfants et les incite à une perpétuelle indigestion, afin de provoquer leur perte. Il s'agit dès lors d'amadouer cette redoutable mégère et de lui racheter la santé du bébé, sans oublier de lui offrir en compensation une autre victime que le hasard désignera ».

« On va quémander dans sept familles différentes un peu de farine. Puis on se rend le soir au bord d'une rivière, où l'on dépose du sucre et de l'huile, ou bien du sucre, de la semoule et du henné, où l'on a ajouté quelques cheveux de la mère. Ensuite, on puise un peu d'eau dans la rivière et, sans prononcer aucune parole, on rentre chez soi pour préparer dans un ustensile neuf une bouillie avec la farine préalablement recueillie. On en fait prendre

une petite quantité à l'enfant. On met dans un plat la plus grosse part de la bouillie ; on y ajoute de la lavande, de la myrrhe, des roses, de l'orge et du henné, en disant : « Voici ta part, notre tante l'ogresse. » Et l'on porte le tout à l'endroit où l'on a puisé l'eau dans la rivière. »

« Avec ce qui est resté de la bouillie au fond de la casserole, on enduit le corps de l'enfant en rentrant à la maison et l'on place sous son chevet sept noix qu'on y laisse toute la nuit. Le lendemain matin, de très bonne heure, la mère prend son bébé avec les sept noix et s'en va parcourir sept rues différentes, en déposant dans chacune une des noix. Dans la dernière rue, elle désemmaillote le petit et l'enveloppe dans une layette neuve. Parmi le linge sale qu'elle lui a retiré elle cache la dernière noix et abandonne le tout sur le chemin en disant : « Que le mal de cet enfant se communique à la personne qui ramassera ce paquet »

Contre l'ictère des nouveau-nés, il suffit « de délayer sept brins de safran dans quelques gouttes d'huile qu'on recueille en égouttant une mèche qui a brûlé, et de faire boire ce mélange au malade pour que celui-ci ne tarde pas à redevenir blanc » .

Ce qu'on désigne par *El Rial* est la maladie du nourrisson qui tète le lait d'une femme enceinte.

« L'enfant a de la diarrhée continuelle, mélangée de glaires, de matières purulentes et même de sang. Un amaigrissement considérable survient, au point qu'il ne reste plus aux membres et à la poitrine que la peau sur les os, tandis que le ventre grossit et que les intestins dilatés se dessinent à travers la paroi. Le petit malade n'a pas la force de tenir sa tête qui retombe sur l'épaule ; il est très altéré ; les lèvres sont sèches ; les yeux sont enfoncés dans les orbites ; les pieds enflent. C'est, en somme, le dernier degré de l'athrepsie, si fréquente ici et qui se retrouve, en clinique indigène, dans la description d'une foule d'affections que l'on différencie à l'infini et auxquelles on reconnaît les causes les plus diverses.

Pour lutter contre cette grave maladie, on a recours aux grands moyens suivants, qui sont aussi variés que peu efficaces :

« On se procure un fœtus de vache ou de chèvre égorgée, on le lave et on en fait une soupe avec des lentilles sèches. Le malade en absorbe une partie et on lui frotte le corps avec le reste ».

« Les œufs retirés du corps d'une tortue égorgée, cuits également avec des lentilles sèches, s'emploient de la même façon ».

« On délaie dans de l'eau les excréments d'un poulain pur-sang nouveau-né ; on fait avaler à l'enfant un peu de cette mixture et on emploie le reste en frictions ».

« On éventre un caméléon ; on retire du corps les petits qu'on y trouve et on les écrase dans de l'huile qu'on donne à boire au bébé ».

« On peut encore donner au petit malade de l'eau où l'on a dissous un peu d'un ferro-prussiate qui passe pour très rafraîchissant ; ou bien de l'eau de savon de terre (*terre à foulon*), qui rafraîchit et diminue le ténésme douloureux qui accompagne les diarrhées prolongées ».

« On enduit le corps avec des feuilles de bois-gentil pilées dans de l'eau ».

« On fait avaler au bébé chaque matin, dans de l'urine, une poudre composée de graines d'anis, de deux espèces de cumin, de thuya, de fenugrec et de coriandre, pour rafraîchir et réchauffer en même temps... Tous moyens héroïques, qu'on oublie, d'ailleurs, d'accompagner d'une diète alimentaire sévère et qu'on n'emploie qu'en désespoir de cause. »

On pourrait développer à l'infini ce chapitre des médications populaires : le thème en est inépuisable ; ne voit-on pas, du reste, en tous pays, voire dans ceux qui se targuent d'être le plus civilisés, les mêmes pratiques que le Dr Mauchamp a observées au Maroc ?

Le charlatanisme en Algérie.

Ethnographie et Archéologie médicales. La chronique médicale 15 Janvier 1907,

Lecteur assidu de votre intéressante Chronique, je trouve, dans le numéro paru le 1^{er} décembre, une curieuse pièce, qui vous a été adressée par le Dr Jacquin.

« Permettez-moi, à mon tour, de vous envoyer un spécimen du charlatanisme à Alger : ce dernier traverse en effet la Méditerranée et évitant les formalités de douane, paraît se développer dans notre belle colonie d'une façon intensive, grâce sans doute au charme de son climat, à la douceur de ses habitants et à la mansuétude de nos... confrères.

L'avis ci-joint paraît, depuis quelques jours, dans le plus grand quotidien de la ville et me semble devoir se passer de commentaires. Je crois qu'il est difficile de pousser plus loin l'audace ou... l'inconscience ».

AVIS A MM. LES DOCTEURS

Madame X..., rue ..., n°... à Alger, ayant trouvé la guérison certaine des fièvres paludéennes, en 24 heures, **par les plantes**, prie MM. les Docteurs de vouloir lui envoyer les fiévreux incurables par les sels de quinine.

Agréez, etc.

Dr L. Péliissard,

Chef de clinique obstétricale à l'Ecole de médecine,
57, rue Michelet, à Mustapha (Alger).



Léon ROCHES

Odette Goinard



Léon ROCHES – 1809 -

1870

Par ses faits d'armes nombreux, par sa vaste culture, par ses grandes qualités d'interprète, Léon Roches a marqué son époque de manière brillante.

Léon Roches est né le 27 septembre 1809 à Grenoble. Ayant perdu sa mère dans sa prime jeunesse, il passe une partie de son enfance au Clos de la Platière, chez sa tante, Mme de Champagneux, née Eudora Roland, fille des

époux Roland dont l'histoire est inséparable de la Révolution française, et qui joua un grand rôle dans sa vie.



Madame Roland

Élève au lycée de Tournon, reçu au baccalauréat en 1828, il commence des études de Droit, mais les abandonne très vite pour travailler dans une entreprise commerciale marseillaise. Chargé de mission, il découvre la Corse, la Sardaigne et l'Italie.

Le 12 juillet 1832, il rejoint son père à Alger, qui, attaché à l'intendance militaire, avait obtenu une concession agricole. Ce sera le début pour lui le début d'une période de 32 ans sur le continent africain.

Tombé amoureux de Khadidja, petite fille du ministre de la marine du dey, d'une grande beauté, il s'initie rapidement à la langue arabe. Il est nommé traducteur assermenté en 1835. Il fréquente les cafés maures, et chasse le sanglier avec les fermiers arabes.

Khadidja, déjà promise, s'étant mariée, il renonce à elle pour un temps, espérant arriver à la faire divorcer et à l'épouser. Ses espoirs seront déçus. Il

suit alors le Général Clauzel, Gouverneur de l'Algérie, en tant qu'interprète. Il fait brillamment ses débuts au feu au col de Mouzaïa. Il porte alors le titre de sous-lieutenant de cavalerie de la milice d'Alger.

Après le traité de la Tafna (30 mai 1837) , l'émir Abd-el-Kader n'est plus considéré comme un ennemi de la France. Avec le secret espoir de retrouver Khadidja, il rejoint l'émir et devient son interprète et homme de confiance. Des doutes se sont élevés sur cette période de sa vie, certains l'ayant soupçonné de trahison et l'ayant considéré comme « agent double ». Son apparence sous le costume musulman et la prise même d'une identité arabe ont pu accréditer cette légende. S'est-il marié avec une musulmane ? S'est-il converti à l'Islam ? autant de questions demeurées sans réponse et qui ont donné lieu à des polémiques.

A la reprise des hostilités entre la France et l'Émir, il quitte celui-ci et part pour Oran, puis Alger où il sera, de novembre 1839 à février 1846, au service du Général Bugeaud. S'étant distingué au cours des campagnes de 1840-1841, il gagne toute la considération de Bugeaud et devient son interprète. Il est nommé interprète militaire de première classe en 1840, puis principal en 1845. Il est chargé de missions importantes à La Mecque et au Maroc, il participe aux opérations dans le Chélif, l'Ouarsenis, la Kabylie et s'illustre à la bataille d'Isly. Il figure dans le célèbre tableau d'Horace Vernet⁴ où on le voit en uniforme, montrant au Colonel Rivet des documents qu'il a trouvés sous la tente. Il s'agissait de la correspondance du Sultan à son fils qui fut traduite par Roches dans les mois qui suivirent.

Il obtient du gouvernement chérifien la ratification du traité du 18 mars 1845 délimitant la frontière algéro-marocaine.

Les qualités dont il fait preuve dans ces délicates missions, sa connaissance approfondie de la langue et des mœurs indigènes, son patriotisme ardent, le désignent pour le poste de secrétaire de légation à Tanger en

4 Voir la biographie d'Horace Vernet dans **Mémoire Plurielle N° 93**.

1848, puis consul général à Trieste (1849), à Tripoli (1852), à Tunis (1855), ministre plénipotentiaire au Japon (1863). Il est admis à la retraite en 1870.

Il s'est marié le 14 mai 1846 avec Camille de Chasteau, alors qu'il remplaçait son père comme chargé d'affaires en intérim. Ils auront deux filles : Marie née en 1847 et Mathilde en 1848.

Il est décédé le 23 juin 1870 au château de la Tourette à Floirac, à côté de Bordeaux, chez sa fille Marie et son gendre Manuel Laliman, et inhumé dans le caveau familial au cimetière de La Chartreuse.

Les Arabes conservaient de lui un précieux et amical souvenir. C'était, disaient-ils, un charmeur d'hommes par son caractère ouvert et sympathique. « La facilité avec laquelle il improvisait un discours en langue arabe, tenait du prodige, sa parole harmonieuse, chaude, colorée, persuasive, lui gagnait tous les cœurs en même temps qu'elle inspirait le respect. »⁵

Homme d'une haute conscience et d'une grande fidélité, il éprouvait un irrésistible besoin de se dévouer. Très attaché à Bugeaud, il est resté à son chevet lorsque celui-ci mourut, atteint du choléra.

Il avait reçu des mains du roi Louis-Philippe la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur (janvier 1845).

A Alger une rue de Bab-el-Oued portait son nom. A Tunis, c'était une grande artère partant de la Porte de France à la Médina.

Bibliographie

Léon Roches : *10 ans à travers l'Islam (1834-1844)*. Hachette Livre BNF le 1^{er} mai 2013 (1^{ère} édition 1904).

Léon Roches : *32 ans à travers l'Islam (1832-1864)* . Ed. Aziew 1904.

Commandant R. Peyronnet *Livre d'Or des Officiers des Affaires Indigènes (1830-1930)* Tome II. *Gouvernement Général de l'Algérie*. Alger Soubiron 1930.

Roland Courtinat : *L'Algérien* n° 117 mars 2007.